

Libretto

NICOLAS CLÉMENT

SAUF
LES FLEURS

roman

Préface de
VALENTINE GOBY

Libretto

© Libella, Paris, 2015, pour la présente édition.

I.S.B.N.: 978-2-36914-183-9

Nicolas Clément est né en 1970 à Bourgoin-Jallieu. Agrégé de philosophie, il enseigne en lycée et en classes préparatoires.

PRÉFACE

TENIR PAR LA BEAUTÉ

« Je m'appelais Marthe. » Ce sont presque les premiers mots de *Sauf les fleurs*, et ils incluent tout le roman. Ce verbe « appeler », qu'on ne conjugue au passé que dans la mort, annonce à lui seul le récit d'une tragédie. Il est emblématique de la langue de Nicolas Clément : serrée comme un bourgeon, elle contient son propre déploiement. Langue compacte, et ailée. Vous ne savez rien encore, et vous savez tout.

Vous êtes entrés dans la langue d'un poète. Les poètes laissent le lecteur ouvrir lui-même les plis de la phrase, fendre les mots, libérer une à une les images retenues dans leur gangue. « Je voudrais que Maman soit belle sans attendre mes mains » ; « ce que j'aime, dans un nom, c'est trouver un toit ». Le temps est l'auxiliaire de cette langue. On n'avale pas cette langue on la mâche, patiemment, les images sont lentes à naître, à se préciser, l'auteur les esquisse à

peine. Il offre un espace au lecteur dans le récit d'un autre, vous l'habitez à condition de vous donner le temps. Vous faites l'expérience d'une langue qui est à la fois temps et espace. D'une langue qui offre et demande du silence.

Nicolas Clément est un explorateur, il fouille les possibilités de la polysémie, de l'homonymie – le père « est notre langue étrangère, un mot, un poing, puis retour à la ligne » – invente une syntaxe – « palpez comme tout commence ». Ces audaces n'ont rien de l'accessoire, de la trouvaille maline, elles sont des façons neuves de dire le réel.

Nicolas Clément est poète au sens où l'entendait Paul Valéry, pour qui le poème était « une hésitation prolongée entre le son et le sens ».

Sauf les fleurs est un récit mince débordé de profonds espaces, comme la ligne de trottoir que suivent les petits enfants au-dessus des abysses. Vous entrez, par une porte étroite, dans une famille que ravage une violence vaste comme la mort. Et vous entrez, aussi, par le même chemin, dans une histoire d'amours incommensurables. Car le titre du roman, ramassé, hermétique, recèle une promesse. La lumière qu'il contient infiltre votre lecture en dépit de la tragédie annoncée : quelques-uns seront épargnés ; quelque chose sera sauf. C'est l'amour d'un frère et d'une sœur, d'une mère et de ses enfants, d'un garçon et d'une fille dont les portraits se constituent, page

après page, sur le marbre de la douleur, une histoire d'amour avec la langue d'Eschyle aussi, l'échelle Eschyle « qui sert à se hisser » hors de la fange, et avec la littérature qui retient la mémoire des choses ; toutes trêves dans le malheur, que l'auteur nomme sobrement : « fleurs ».

La grâce de ce roman tient à l'extrême tenue de sa forme. Jamais Nicolas Clément ne nous garde en otage du matériau terrible à partir duquel il écrit. Il refuse l'exhaustivité, toute phrase est économe, chaque image compte. La question posée à l'écrivain n'est-elle pas toujours la même : que peux-tu face au réel ? Qu'as-tu à offrir pour le saisir que ne peut ni le témoin ni le sujet lui-même de la tragédie ? Par sa langue, Nicolas Clément crée rien moins qu'un territoire pour la beauté. C'est par la beauté qu'il nous tient, et non par le goût du malheur, du sang, du pire. C'est un tour de force.

VALENTINE GOBY

Nous étions une famille de deux enfants, plus les parents. Je m'appelais Marthe, mon frère s'appelait Léonce, né un mensonge après moi. Nous habitions une ferme éloignée du village, dans une vallée de cèdres où l'hiver nous empêchait parfois d'aller à l'école. Maman nous réveillait à sept heures, préparait le petit déjeuner pendant que j'habillais mon frère, les escaliers sentaient le pain grillé, Léonce s'accrochait à la rampe pour ne pas tomber. Puis Maman nous disait d'être bien sages en classe, de lever le doigt avant de répondre et de partager notre goûter avec les camarades dont les mères auraient oublié – dans nos besaces, il y avait toujours une tartine en plus. Quand nos camarades avaient de quoi goûter, nous donnions cette tartine aux chevaux qui nous regardaient sortir de l'école et couraient vers nous pour savoir comment la journée s'était passée. Nous ouvriions nos besaces, les chevaux se

régalaient dans nos mains gantées de souffles chauds. Aujourd'hui, il me reste peu de mots et peu de souvenirs. J'écris notre histoire pour oublier que nous n'existons plus.

NOTRE FERME

Notre ferme n'est pas grande, mais c'est notre ferme. Nous y vivons à quatre, toutes les chambres nous vont, retournées ou rangées. Quand la neige avale nos pelles, j'apprends à coudre sur une machine ajustée à mes doigts, d'où naissent de longues robes dessinées sans faiblir. Avec mes aiguilles, je m'installe avant la traite face au jardin brouillon entrelacé de coloquintes. Ma machine à coudre est une Singer offerte par Maman, la rigueur de mes points en dépend. J'ai toujours un vêtement sur le métier, un velours à bâtir, un ourlet à marquer. J'aime habiller Maman, l'inviter dans ma chambre, recevoir son miroir, couvrir ses cicatrices. Car je voudrais que Maman soit belle sans attendre mes mains, que tous voient ce que je vois, la source de mon or, l'épine qui me guide, son beau visage de travailleuse. Ici, loin de l'école, deux joies me rappellent à la vie qui me gèle : coudre pour Maman et lire des histoires

à mon frère. Je suis heureuse alors, je n'appartiens qu'à moi.

Pour rejoindre Maman qui fauche l'herbe, nous attrapons les blouses faites à notre mesure, nous doublons les lacets, nous appelons les chiens. Maman nous attend pour quatre heures et nous faisons la course. Mon frère court plus vite que moi mais Maman dit Tout le monde a gagné, C'est l'égalité des frères et sœurs, Embrassez-vous! Nous nous embrassons. Nous retroussons nos manches. Nous ramassons l'herbe coupée.

Sur le chemin du retour, couchés dans la remorque, nous jurons de ne jamais dormir l'un sans l'autre, même si la nuit perd ses clés. Sous la bâche, Léonce demande La solitude, tu crois que c'est comme nous quand Papa frappe? Je fais la majorette avec une brindille. Je regarde les mains de Léonce me crier Marthe, je t'ai posé une question, bon sang! Je n'arrive pas à parler de Papa qui fauche notre enfance, fouette nos lèvres, crache sur Sony et revient se moucher dans nos vies, le premier qui se sauve marque une maman.

Les bêtes rentrent. C'est l'heure du lait. J'entends Maman presser le troupeau et féliciter Sony. Je lâche mes ciseaux, je sors dans la cour, je m'assois sur le banc, je regarde le monde repu se redresser. Garonne aux taches brunes se plante devant moi et me fait les gros yeux ; c'est à celle qui baissera la foudre en premier pour n'avoir rien fait de mal. Puis Garonne fonce à l'étable, la traite commence. Maman chante, je reste seule avec Sony. Il me regarde et jappe « manger », que je comprends sans l'avoir jamais appris.

J'aide Maman à brosser les bêtes. Au village, ils croient que nous travaillons tristement, que l'odeur nous punit ou que les sabots nous cabossent. Ils se trompent ; les bêtes nous sauvent. Notre famille a fondu depuis longtemps, mais elle existe encore en lettres, sur l'étiquette du journal, le relevé des compteurs. Depuis des lustres, Papa ne prononce plus nos prénoms, se jette sur le verbe, phrases courtes sans adjectif, sans complément, seulement des ordres et des martinetts. Dans mon dictionnaire, je cherche la langue de Papa, comment la déminer, où trouver la sonnette pour appeler. Mais la langue de Papa n'existe qu'à la ferme, hélas. Il nous conjugue et nous accorde comme il veut. Il est notre langue étrangère, un mot, un poing, puis retour à la ligne jusqu'à la prochaine claque.